



IN KOLI JEAN BOFANE

Publicitaire puis éditeur, il est saisi par l'urgence de l'écriture après le génocide rwandais de 1994, « pour casser le moule dans lequel on avait coincé une fois pour toutes le Congo ».

Sa voix, profonde comme un abysse, en libre plongée dans les graves, balance des mots qui swingent et fusent sur ce qui « ne tourne pas rond » dans son Congo natal. Né à Mbandaka, dans la province de l'Équateur, In Koli Jean Bofane est devenu écrivain sur le tard, après une carrière de publicitaire et d'éditeur casse-cou dans le Zaïre du satrape Mobutu. Depuis, Bofane dépeint son pays, qu'il a quitté pour la Belgique après les pillages de 1993, et, surtout, les hommes qui le modèlent, le malmènent ou y survivent. Le tout dans une langue ciselée à la démesure vibrante du sujet. Après *Mathématiques congolaises*, In Koli Jean Bofane vient de sortir *Congo Inc.* (éd. Actes Sud), épopée hautement politique d'un jeune pygmée débarqué à Kinshasa pour devenir un « mondialiste ».

Propos recueillis par **Quentin Noirfalisse**

IN KOLI JEAN BOFANE

« Les gorilles ont plus de chance que nous »

Le Vif/L'Express : Votre vie a été faite de multiples allers-retours entre le Congo et l'Europe. Vous êtes arrivé en Belgique dès 1960, avec votre mère et votre beau-père, un colon belge, et vous avez étudié la publicité à Paris. Quand vous regardez l'Europe d'aujourd'hui, que vous inspire-t-elle ?

→ **In Koli Jean Bofane :** L'Europe est en train de muter. Bien sûr, il y a des extrémistes dans pas mal d'endroits, et on peut voir qu'ils s'entrechoquent avec les musulmans, par exemple. Mais la métamorphose des sociétés européennes est inéluctable. Cette mutation qui peut faire un peu mal à certains, nous les Africains, on la connaît. On l'a vécue à travers la colonisation et l'esclavage. Il y a eu ces rencontres entre les peuples et, en un sens, nos territoires d'origine sont toujours occupés. Des intérêts étrangers les font encore bouger. Aujourd'hui en tant qu'Africain, il me reste quoi ? Peut-être 30 % d'africanité. Je parle sans doute plus fort quand je fais la fête et je conserve encore mon pondou (une recette à base de feuilles de manioc). D'un autre côté, le véritable Européen, le véritable Belge, c'est moi. Je n'ai pas ces problèmes de tribalisme Wallons/Flamands. Quand je vais en Flandre, je tente de baragouiner la langue, et je suis chez moi. Il faut créer ce genre de liens, comme il faut créer l'Europe plutôt que d'affaiblir la Belgique.

A la sortie de *Mathématiques congolaises*, vous aviez dit qu'il fallait écrire, ne plus s'arrêter d'écrire car l'Afrique en avait besoin et qu'il y avait urgence. Ce sentiment s'est-il apaisé avec votre deuxième roman, *Congo Inc.* ?

→ Pas du tout. Il faut écrire plus encore. Dans *Congo Inc.*, je parle de cette longue guerre au pays. Six millions de morts. Je voudrais que le livre et moi soyons les deux premiers membres du lobby congolais rappelant sans cesse ces six millions de morts. Heureusement que des artistes, des musiciens, des philosophes ont parlé de la Shoah. Il faut la même chose pour le Congo. Cette urgence vit en moi. Écrire, c'est se poser la question du pourquoi ? Primo Levi se l'est posée sans cesse et n'a pas trouvé la réponse. Il en est mort, il s'est suicidé, le pauvre. Alors on se dit qu'il n'y a pas de pourquoi. Mais intérieurement, on se le répète : « Putain, pourquoi ? ». Je trouve peut-être des pistes de réflexion. Mais on doit être nombreux pour faire ça. On dit mes livres foisonnants, mais l'histoire du Congo l'est bien plus. Et encore, dans mes livres, j'atténue. Si on est allé à Mwenga, au Sud-Kivu, là où il y a eu des massacres, comme dans bien d'autres endroits, (NDLR : récemment, un nouveau massacre tel que ceux que Bofane évoque a eu lieu à Mutarule, au Sud-Kivu, se soldant par 30 morts), on sent ce qu'il s'y ●●●

IN KOLI JEAN BOFANE

EN 7 DATES

1954 Naissance à Mbandaka, en province de l'Équateur. **1960** Arrive en Belgique pendant les troubles de l'indépendance. **1983** Après des allers-retours entre la Belgique et le Congo, il s'installe à Kinshasa et travaille dans la publicité. **1991** Lance la maison d'édition « Publications de l'Exocet ». **1993** Quitte le Zaïre après les pillages. **2008** Sortie des *Mathématiques congolaises* (Actes Sud), salué par plusieurs prix. **2014** Sortie de *Congo Inc., le testament de Bismarck* (Actes Sud).

●●● est passé. Ce n'est pas rien de fouler cette terre de Mwenga. Il faut des voix pour pouvoir rétablir une vérité sur ce qui s'est passé chez nous.

A quel point sommes-nous loin de la vérité ?

↳ L'Afrique et particulièrement le Congo restent un fantasme pour beaucoup de gens. Au fond, on ne sait pas comment les Congolais vivent vraiment, ce qu'ils pensent, de la démocratie, de la place de la femme dans la société. On schématise en repartant de vieilles théories. La jeune génération, en Belgique, est moins imprégnée de fantasmes archaïques. Elle est allée à l'école avec des Congolais, a vu qu'ils pouvaient avoir les mêmes points qu'elle, qu'ils mangeaient les mêmes frites. Quand je suis arrivé en 1960, on me regardait comme une bête de foire. Si je débarquais en province, en sortant de la voiture, il y avait un attroupement. On me frottait pour voir si ce n'était pas sale, si ça allait partir. C'était il n'y a pas si longtemps... Et les choses ont évolué très vite. Quand je pense que sur les premières photos de moi, je suis encore à moitié nu à côté d'une case et que j'ai connu les manifestations de 1960 sur la loi unique, où on criait « Eyskens, au poteau ! »... Déjà, j'étais un observateur, et je me demandais pourquoi on voulait la fin de cet homme-là.

Vous vous êtes consacré tardivement à l'écriture. Que s'est-il passé à votre retour à Kinshasa, dans les années 1980 ?

↳ J'ai été publicitaire puis j'ai ouvert une maison d'édition de BD satiriques. À l'époque de Mobutu, c'était rock'n'roll à mort. Il y avait deux sujets qui faisaient rire la population : les mœurs et la politique. On scénarisait les aventures des ministres, ça sortait dans l'urgence. Les revues étaient écrites dans l'après-midi ; le soir, un dessinateur venait ; et à 7h le lendemain, ça arrivait au grand marché de Kinshasa. Tout a bien fonctionné jusqu'aux pillages de 1991, quand Mobutu a commencé à faire exploser les machines des imprimeries. J'ai dû faire partir mes enfants du pays. Puis il y a eu les pillages de 1993, avec l'émission des billets de 5 millions de zaïres, que Mobutu utilisa pour payer les soldats et qui allaient causer une inflation terrible. Les militaires étaient là, avec leurs M-16. C'étaient pas des Kalachnikov bon marché, comme aujourd'hui. Ils sortaient les billets de 5 millions pour acheter quelque chose. « Maman, donne-moi ça. » La maman refusait. « Tu veux pas ? Alors je tire ! ». « Ben, tu tires », qu'elle disait. Et ils tiraient. Pour une boîte de sardines, ils pouvaient faire trois morts. Puis Mobutu a envoyé ses soldats sur nous.

Comment avez-vous traversé cet épisode destructeur ?

↳ Mobutu sentait sa fin et avec les pillages, il a voulu tout anéantir. Le peuple devait crever pour avoir demandé un peu de liberté. Mon quartier, la Cité Mama Mobutu, a été pillé. Fort. Un vieux m'a donné un fusil, un M1. On a ramassé un FAL et on a commencé à se défendre. On a réuni les gens de la cité dans une salle et on a organisé une armée les Ninjas. À la fin des pillages, une véritable cohésion s'est installée entre les résidents. Il faut arriver à des extrémités pareilles pour obtenir une révolte. C'est pour ça que la révolution en Europe, c'est pas encore pour maintenant. Mais quand le logement et la nourriture prendront tout le salaire d'un coup, on verra. Après, je suis parti pour l'Europe quand j'ai enfin eu un visa. Ma femme n'a jamais pu l'avoir et est arrivée clandestinement, en passant par Moscou et Varsovie. Un couple de Congolais de Varsovie l'a aidée. Cette solidarité africaine existe réellement, mais parfois on la perd. Un personnage de *Congo Inc.*, Lomama, qui est chef de village donc garant de la tradition, tient à la solidarité. Il incarne la figure du chef de tribu, qui est au service des autres, pas de lui-même. Quand on cherche la démocratie, on devra mieux regarder comment nos sociétés vivaient avant.

Quand l'écriture s'est-elle imposée à vous ?

↳ C'est le génocide rwandais qui m'a poussé à écrire. Il fallait que des Africains se prononcent sur ce qui se passait là-bas. J'ai commencé par un livre pour enfants, *Pourquoi le lion n'est plus le roi des animaux*, où j'envisageais la chute de Mobutu, juste au moment où Laurent-Désiré Kabila sortait de l'ombre et la rébellion se profilait. Ensuite j'ai voulu casser le moule dans lequel on a coincé une fois pour toutes le Congo. On sait que les présidents sont corrompus ; donc, on dit que le peuple est forcément corrompu. On connaît Kabila Mobutu, mais on ne connaît pas les personnes qui sont

« J'utilise la calame, ma plume, contre la Kalash »

représentées par mes personnages, Celio Matemona, l'adjutant Bamba Togbia ou Isookanga le pygmée mondialiste. Et ceux-ci sont beaucoup plus complexes, nuancés qu'on peut le croire.

Jusqu'à quel point l'expérience de la violence vous a-t-elle influencée dans votre éclosion comme écrivain ?

↳ La politique et la violence politique, donc la guerre sont en filigrane de tous mes récits jusqu'à présent et j'écris beaucoup avec la testostérone, la colère, même quand j'évoque la douceur. J'ai connu la violence très jeune. J'ai constaté que c'est souvent la parole qui a pu sauver des vies. J'ai commencé à écrire *Congo Inc.* lors de l'offensive du M23. Cette nouvelle rébellion m'a vraiment foutu un coup et je me suis mis à écrire pendant un an. Ils tiraient



CHAOS C'est la rébellion du M23 (ici, des miliciens prisonniers de l'armée congolaise près de Goma) qui a été le déclencheur de l'écriture de *Congo Inc.* par Jean Bofane. Depuis, elle a déposé les armes.

KENNY KATONBE/REUTERS

« J'ai compris que l'écriture a le pouvoir d'atténuer les traumatismes, la misère, l'exclusion et la violence »

là-bas et moi je tirais d'ici. J'utilise le calame, ma plume, contre la Kalash. Et le M23 a signé sa reddition le jour de mon anniversaire. Dans le contexte de cette rébellion, j'ai pu comprendre que l'écriture avait le pouvoir d'atténuer les traumatismes, la misère, l'exclusion et la violence. Je le pensais avant, mais je n'y croyais pas trop.

Comment fait-on pour écrire le Congo tel qu'il est ?

→ Quand on s'attaque à une ville comme Kinshasa, par exemple, on s'attaque à quelque chose de démesuré. Tout est hors normes : les attitudes des gens, l'immensité urbaine. On parle souvent de scandale géologique pour le Congo, mais il y a aussi le scandale du paysage. Le ciel est tellement immense qu'en saison des pluies, quand c'est dégagé, on le regarde et on pense : « Je n'ai jamais rien vu avant d'avoir vu ça. » Il fallait une langue assez forte, dépouillée de clichés, pour décrire cela. Quelqu'un m'a dit qu'il avait aimé tous mes personnages, même les plus méchants. Il ne fallait pas que tout soit noir ou blanc, ce qui est souvent le cas par ici, où il y a les riches et les pauvres, la gauche et la droite, les patrons et les ouvriers. En Europe, la prévention des conflits est basée sur le « Tu déconnes, tu payes ». Au Congo, il s'agit de trouver comment vivre ensemble malgré que tu aies déconné.

Vous écrivez que le Congo est un concept. Que voulez-vous dire par là ?

→ C'est une forme d'algorithme, qui s'appelle Congo Inc., qu'on met en marche pour accomplir les grands desseins du monde. C'était le caoutchouc à l'ère industrielle, qui a permis de faire une guerre mondiale sur des pneus et pas à cheval. L'uranium pour clôturer la guerre 40-45, ou ces milliers de germes de cuivre, dans les cartouches vomies par des mitrailleuses durant la guerre au Vietnam. Le Congo, c'est l'algorithme primordial. Il sert à tout et a permis de faire du monde

ce qu'il est aujourd'hui. Mais il y a eu ces flots de morts, depuis le génocide, l'arrivée d'un million de Hutus et le franchissement de la frontière par les militaires de Paul Kagame et son intérêt pour les ressources naturelles du Congo. Récemment, le WWF a obtenu une victoire en empêchant la société pétrolière Soco de creuser dans le parc des Virunga. Les gorilles ont plus de chance que nous. Il vaut mieux être sous la protection du WWF que celle de l'ONU qui n'a pas pu empêcher les millions de victimes.

Vos livres n'épargnent pas le monde politique congolais. Vous n'avez jamais subi un retour de flamme ?

→ Quand ils ont lu *Mathématiques congolaises*, ils ont tous dit que c'était le régime précédent que j'évoquais. Et

ceux du régime précédent ont dit que c'était du régime qui leur avait succédé que je parlais. Avec *Congo Inc.*, je ne crois pas qu'ils pourront se voiler la face. Certaines personnes m'ont dit que c'était dangereux d'écrire mais je suis toujours vivant (*éclat de rire*). Pour un Congolais, le danger fait partie de la vie. J'ai fait de l'édition sous Mobutu et je connaissais les risques. Floribert Chebeya, le défenseur des droits de l'homme assassiné, savait que son travail était risqué. La règle du jeu est dure. D'ailleurs, Thomas Sankara (*NDLR : président charismatique et révolutionnaire du Burkina Faso de 1983 à 1987*) appelait son épouse « ma douce veuve ». Quoi qu'il fasse, il savait aussi qu'il allait mourir.

Comment se porte la littérature congolaise ?

→ Au Congo, nous avons d'abord la musique qui est la première forme de littérature. Mais les musiciens prennent toute la place et beaucoup d'entre eux ont le culte de leur propre personnalité, laissant peu d'espace aux écrivains. Mais je pense que d'ici cinq ans, on va commencer à parler de littérature congolaise. Il y a des jeunes qu'il faut garder à l'œil : Fiston Nasser Mwanza et son super livre *Tram 83*, Papy Maurice Mbwiti, Bibiche Mungu. Il y a aussi l'auteur de théâtre Marc-Antoine Vumilia, qui a été, à tort, condamné à mort pour l'assassinat de Laurent-Désiré Kabila. Il s'est évadé, après neuf ans de détention, de la prison de Makala, déguisé en femme. Un exemplaire de *Mathématiques congolaises* avait atterri entre ses mains. Il est parti avec. C'est un des rares livres à s'être évadé de prison. Mes livres ne sont pas juste des objets littéraires, je voudrais qu'ils soient aussi des objets de liberté. ●

Congo Inc., par In Koli Jean Bofane, Actes Sud, 304 p.

